

M. Éd. Prillieux, vice-secrétaire, donne lecture de la communication suivante, adressée à la Société :

SUR LE *LIGUSTRUM* DES LATINS ET SUR LA DIFFICULTÉ DE RATTACHER LA NOMENCLATURE BOTANIQUE DES ANCIENS A LA NOTRE, par **M. A. FÉE**.

(Strasbourg, mars 1862.)

I. — Les travaux d'érudition ayant pour but de rattacher la nomenclature botanique des anciens à la nomenclature moderne, présentent, faute de données suffisantes, des difficultés très souvent insurmontables. C'est en comparant soigneusement les textes et en suivant la tradition nominale à travers les siècles que l'on peut espérer d'y réussir. Malheureusement ces textes sont très pauvres en renseignements précis, et nous sommes séparés des auteurs, auxquels nous les devons, par de longues périodes de ténèbres qui laissent le présent complètement isolé du passé, sans qu'il soit possible de lier l'un à l'autre, de sorte que si l'on marche, c'est quelque peu au hasard et privé de guide. Il faut formuler ses décisions sur de simples épithètes ou sur des descriptions vagues, telles qu'on les trouve dans les écrits de Pline et de Dioscoride, auteurs qui se répètent ou se contredisent. On ne saurait donc présenter ses opinions avec trop de réserve, car si, dans certains cas, il est permis de croire à la certitude, il est bien plus ordinaire de rester dans le vague. On voulait la vérité, et il faut se contenter de la vraisemblance.

Très peu de commentateurs réunissent les connaissances nécessaires pour réussir dans ce genre de travaux; très peu connaissent à fond la flore des terres classiques, très peu savent le grec moderne, langue dans laquelle on peut retrouver des lambeaux de la nomenclature de Théophraste et de Dioscoride. Le docte Martyn était Anglais, Retzius Suédois, Sprengel Allemand, et, parmi les Français qui ont écrit sur les plantes de l'antiquité, il n'en est aucun qui ne soit ou qui n'ait été plus ou moins étranger à la flore de la Grèce et à celle de l'Italie méridionale.

Ce qui prouve la difficulté de la matière, c'est de voir les érudits toujours en désaccord, de manière que la controverse est perpétuelle. Aux yeux des commentateurs qui tranchent sans hésiter les questions les plus ardues, les commentateurs réservés semblent trop timides, et ceux-ci ne peuvent s'empêcher de trouver les autres trop hardis et trop confiants en eux-mêmes. Autrefois le monde littéraire s'intéressait à ces luttes, qui aujourd'hui passent inaperçues, ce qui, du reste, n'a rien de précisément regrettable.

II. — Parmi les plantes des anciens qui offrent le plus de difficulté dans leur détermination (peut-être parce qu'on s'est trop souvent évertué pour y parvenir), se trouve certainement le *Ligustrum*.

Les poètes en font une plante à fleur blanche (Virgile) (1), d'une blancheur comparable à celle de la neige (Ovide) (2), exhalant une douce odeur (Sidoine Apollinaire) (3); ajoutons que Columelle (4), qui en fait aussi une plante odorante, lui attribue des fruits noirs, *Ligustrum nigrum*.

Pour les prosateurs, c'était un arbre assez gros pour qu'on pût en tirer des tablettes, *tessera*, sur lesquelles on écrivait le mot du guet (Pline) (5), à feuilles semblables à celles de l'Olivier, quoique plus larges, plus molles et plus vertes, à fleurs blanchâtres et à semences (baies?) noires (Dioscoride) (6). Enfin, si le *κίλαστρον* de Théophraste (7) devait être regardé comme la même plante que le *Ligustrum* des Latins (ce dont il est permis de douter grandement), il faudrait ajouter, d'après l'auteur grec, qu'il vit dans les lieux montueux, qu'il est toujours vert et que ses rameaux robustes peuvent servir à faire des cannes.

Tel est l'ensemble des éléments de détermination d'après lesquels on peut espérer de reconnaître le *Ligustrum*, ne comptant pour rien Martial et Claudien qui se contentent de parler de la blancheur de sa fleur : convenons que c'est bien peu.

Dioscoride (*l. c.*) paraît confondre sous le nom de *κύπρος* le *Ligustrum* et le *Cypros*, bien distincts l'un et l'autre chez Pline. L'auteur grec et l'auteur latin s'accordent à dire que le *Cypros* est un arbre d'Égypte et de Judée, où en effet le Henné, *Lawsonia inermis* L., est extrêmement commun. Il semblerait que Dioscoride aurait été induit en erreur par ces mots du naturaliste romain (8), mots qu'il aurait connus : *Quidam hanc esse dicunt arborem quæ in Italia LIGUSTRUM vocetur*. « Quelques personnes croient que le Cypre est le même arbre qui porte en Italie le nom de *Ligustrum*. » Or on sait que jamais le Henné n'a été trouvé en Europe. Dioscoride, ainsi égaré, aurait commencé par décrire le *Ligustrum* et terminé son chapitre en parlant du *Cypros* ou Henné des Arabes.

Quant au *κίλαστρον* de Théophraste (*l. c.*), je ne crois pas, contrairement à l'opinion de Sprengel (9), qu'il s'agisse du *Ligustrum* des Latins, le peu qu'il dit dans le texte invoqué se rapportant à une tout autre plante.

Il résulte de ce qui précède que les documents fournis par les Grecs, en ce qui concerne le *Ligustrum*, sont incertains et sans valeur réelle; il faut donc se contenter de ce qu'en disent les Latins, et l'on voit alors combien sont faibles les bases sur lesquelles reposent les déterminations qu'il est possible de hasarder sur la plante qui fait l'objet de cette note. Mattiolo, Daléchamp, le P. Hardouin, Sprengel et tous les traducteurs de Virgile se sont accordés pour désigner le Troëne, *Ligustrum vulgare* L., et ce point de botanique ancienne

(1) Virgil. *Ecl.* II, v. 18. — (2) Ovid. *Metam.* XIII, v. 789. — (3) Sidon. Apollin. *Epist.* IX, 13. — (4) Colum. *De hortor. cult.* lib. X, v. 302. — (5) Plin. *Hist. nat.* XVI, 34. — (6) Diosc. lib. I, c. 125. — (7) Theophr. lib. I, 15, 3, 4. — (8) Plin. *Hist. natur.* lib. XII, c. 54. — (9) Sprengel, *Hist. r. herb.* I, p. 76.

paraissait désormais réglé. Une ancienne opinion, il est vrai, avait prétendu voir dans le *Ligustrum* notre grand Liseron, *Convolvulus sepium* L., devenu un *Calystegia*; mais elle ne pouvait être admise, même avec doute, car, s'il est difficile de trouver la vérité, il ne l'est pas le moins du monde de reconnaître l'erreur. Mattiolo, dans ses commentaires sur Dioscoride, se moque du bon Servius, qui le premier a proposé cette désignation que Daléchamp, à son tour, repousse comme absolument invraisemblable.

En effet, si l'on veut ne tenir aucun compte du texte de Pline qui en fait un arbre, il n'existera plus aucune base de discussion, et toute plante d'Italie à fleur blanche, pourvu qu'elle soit odorante, car ainsi le veulent les textes de Columelle et de Sidoine Apollinaire, pourra être indiquée sans qu'il soit possible d'élever la moindre objection sérieuse; or, si la fleur du grand Liseron est blanche, elle n'a point d'odeur.

Si les Latins n'eussent pas connu le grand Liseron, si le nom de *Convolvulus* n'existait pas pour notre plante si bien décrite par Pline qu'il est impossible de la méconnaître, on pourrait comprendre qu'on la cherchât chez les poètes et ailleurs; mais tel n'est pas le cas, et supposer que Virgile ait nommé *Ligustrum* ce que Pline appelle *Convolvulus*, quand ce dernier auteur a un *Ligustrum*, me semble tout à fait déraisonnable.

Je n'hésiterais pas à regarder comme impossible de reconnaître le *Ligustrum*, faute de données suffisantes, si la tradition nominale ne venait en aide; mais on sait que, parmi les noms donnés au Troëne en Italie, se trouvent ceux de *Ligustro* et de *Guistrico*, même mot sous deux formes différentes. J'ajouterai que, pour les Espagnols, c'est le *Ligustre* et, pour les Portugais, le *Ligustro*. Lorsque la tradition nominale, loin de contrarier les textes, les éclaire, elle a une importance incontestable. S'agit-il des plantes d'Homère et de Théocrite, il est nécessaire de consulter la nomenclature botanique des Grecs modernes; faut-il déterminer celles de Virgile ou d'Ovide, il est indispensable de s'assurer s'il n'existe pas des rapports entre les noms latins et les noms italiens. On cherche souvent en vain ces analogies, mais il ne faut pas pour cela se décourager; ne sait-on pas qu'il suffit souvent de quelques lettres conservées sur une médaille fruste pour qu'il soit possible d'en deviner la légende?

III. — Le *Ligustrum* dont parle Columelle dans le livre X *De re rustica*, consacré à la culture des jardins, livre où, pour parler des fleurs, il quitte la prose pour les vers, est-il bien le même que celui de Pline et des poètes latins? Quelques personnes en ont douté, se basant sur l'épithète de *nigrum* qui lui est donnée. Ce n'est pas pour nous une raison, car si elle ne peut être appliquée à la fleur, elle convient merveilleusement au fruit. Nous donnons le nom de *Sambucus nigra* L. au Sureau, non à cause de sa fleur qui est blanche, mais à cause de ses baies qui sont noires. Il n'en est pas autrement

du Troëne, blanc par la fleur, noir par ses fruits. Au lieu de conclure d'une manière aussi simple, on a été chercher je ne sais quelles plantes, entre autres l'*Ipomœa Nil* de Linné qui, outre qu'il n'a rien en lui de noir, n'a été trouvé que dans les régions tropicales. Nous le cultivons depuis un certain nombre d'années dans nos jardins, mais certainement les bergers de Virgile, ni les poètes latins qui les font parler, n'ont pu le connaître. Lorsque Gesner écrivait (1) que cet *Ipomœa* était le *Nil* des Arabes, il acceptait une erreur et la propageait.

Columelle, dans le passage où il place le *Ligustrum* (2) parmi les fleurs odorantes, paraphrase Virgile, de sorte qu'il est question chez tous les deux d'une seule et même plante. A quoi bon alors se préoccuper de l'épithète différente qui lui est donnée, autrement que pour constater qu'il s'agit bien d'un arbre ou arbuste à fleurs blanches odorantes et à fruits noirs, circonstances qui, venant s'ajouter à la tradition nominale, permettent de conclure plutôt en faveur du Troëne que de toute autre plante? Agir autrement n'est-ce pas se créer des difficultés et s'éloigner du but quand il est tout proche? Les voies les plus directes sont toujours les plus sûres. Mais, en rappelant ces préceptes, il en est un que je dois m'appliquer, celui qui conseille la sobriété aux commentateurs. J'en ai dit assez, d'ailleurs, pour montrer l'extrême difficulté de rattacher la nomenclature botanique ancienne à la nôtre; aussi ne craindrai-je pas de déclarer que, parmi les auteurs qui se sont occupés de pareils travaux, les plus sages (je n'ose dire les plus habiles) sont bien moins ceux qui affirment que ceux qui doutent.

(1) Voyez C. Bauhin, *Pinax*, p. 295.

(2) Le mot *Ligustrum* est d'origine obscure; il ne vient ni de *ligare*, comme l'a prétendu Vossius, ni de *Liguria* (Ligurie), parce qu'il serait originaire de ce pays. *Troëne* dérive, dit-on, de l'anglo-saxon *treo*, arbre, d'où *tree* en anglais, mais rien ne paraît moins certain.



Fée, Antoine Laurent Apollinaire. 1862. "Sur Le Ligustrum Des Latins Et Sur La Difficulté De Rattacher La Nomenclature Botanique Des Anciens A La Notre." *Bulletin de la Société botanique de France* 9, 205–208.  
<https://doi.org/10.1080/00378941.1862.10829700>.

**View This Item Online:** <https://www.biodiversitylibrary.org/item/8633>

**DOI:** <https://doi.org/10.1080/00378941.1862.10829700>

**Permalink:** <https://www.biodiversitylibrary.org/partpdf/159918>

**Holding Institution**

Missouri Botanical Garden, Peter H. Raven Library

**Sponsored by**

Missouri Botanical Garden

**Copyright & Reuse**

Copyright Status: Public domain. The BHL considers that this work is no longer under copyright protection.

This document was created from content at the **Biodiversity Heritage Library**, the world's largest open access digital library for biodiversity literature and archives. Visit BHL at <https://www.biodiversitylibrary.org>.